

# Décryptage

## À l'assaut d'une «Tour de Babel» de 1604

Benjamin Chaix

**O**n la gravit des yeux en ce moment à la Fondation Martin Bodmer, à Cognoy. Cette *Tour de Babel* du peintre Abel Grimmer date de 1604. Prêtée pour l'exposition *Les routes de la traduction*, elle se trouve habituellement dans une collection privée en Grande-Bretagne. Pour l'admirer, il faut se rendre à Cognoy jusqu'au 25 mars.

Ce tableau est postérieur à ceux de Pieter Bruegel l'Ancien sur le même thème, dont l'un est à Rotterdam et l'autre à Vienne. Pieter Bruegel est mort à Bruxelles en 1569. Sa grande *Tour de Babel*, celle du Kunsthistorisches Museum de Vienne, date des environs de 1563. La petite, qui est au Museum Boijmans Van Beuningen, à Rotterdam, est plus tardive. Bruegel l'aurait peinte l'année avant sa mort.

La génération suivante des artistes flamands s'est largement inspirée des tableaux précédents. Notamment l'Anversois Abel Grimmer, né vers 1575 et mort vers 1619, qui, lorsqu'il peignit sa *Tour de Babel*, devait avoir en tête le premier des deux tableaux de Pieter Bruegel. Il l'avait peut-être même sous les yeux, tant les similitudes sont évidentes entre les deux toiles. À gauche en bas des deux tableaux, par exemple, on remarque le même groupe formé par le roi et ses courtisans. Le paysage de collines ou de montagnes est aussi très proche d'une peinture à l'autre, toujours pourvu d'un cours d'eau, d'une rivière, d'un lac ou d'une mer. L'occasion pour chaque peintre de représenter un port, généralement fort animé.

L'origine du thème choisi est évidemment l'épisode biblique contenu dans le chapitre XI de la Genèse, qui évoque la construction d'une tour censée toucher le ciel. Alors que les bâtisseurs parlaient jusque-là tous la même langue, Dieu brouilla ce langage commun, empêchant la poursuite d'un chantier dont l'ambition l'offensait.



● Aux pieds du roi de Babylone, Nemrod, commanditaire de la tour en construction, un personnage qui pourrait en être l'architecte déploie servilement une représentation sur étoffe de la tour achevée.



● Un élément original, qui ne figure pas sur les peintures plus anciennes, est cette colonne surmontée d'une statue. D'une hauteur prodigieuse, elle semble répondre au désir d'élévation du roi Nemrod. Si la statue le représente, c'est sous les traits d'un dieu de l'Olympe, Neptune, les deux pieds dans un navire.

● Ce tailleur de pierre est très vivant. Un détail qui témoigne de la manière baroque d'Abel Grimmer, plus évidente dans les motifs du premier plan que dans le reste du tableau.



● Le sommet de la tour atteint presque le ciel. Le peintre a représenté les étages inachevés drapés de brume. La présence d'échafaudages et de poulies donne une idée des techniques de construction du XVIIIe siècle.



● On remarque ici un four à briques d'une taille à la mesure du bâtiment à réaliser. Une rampe permet d'accéder là où le bois est placé pour chauffer le four. Tous les détails de l'approvisionnement sont représentés.



● Ce groupe de bâtiments à l'allure de monastère toscan est un monde à part au pied de la tour. Lui est-il antérieur, comme le sont les villas voisinant avec des tours dans nos villes du XXIe siècle?

### Le dessin par Herrmann

#### DES GENDARMES GENEVOIS SOUS ENQUÊTE



### Il y a 50 ans dans la «Tribune»

#### Année électorale

«Une fois de plus, les États-Unis sont entrés dans une année électorale. Le 5 novembre prochain, les Américains désigneront pour quatre ans leur président avec l'espoir qu'il mettra fin au cauchemar du Vietnam.»

Par ces lignes, le chroniqueur politique André Naef commençait un billet paru dans la *Tribune de Genève* des 20-21 janvier 1968, sous le titre «La course à la Maison-Blanche». Lyndon Johnson était président démocrate des États-Unis depuis le 22 novembre 1963, jour de l'assassinat de son prédécesseur John F. Kennedy, dont il était le vice-président. «Pour les républicains, le problème est simple. Ils doivent trouver un candidat capable de battre M. Lyndon Johnson. La tâche est formidable, car, depuis la défaite d'Herbert Hoover, en 1932, le président sortant a toujours été réélu. Néanmoins, jamais les chances du «challenger» n'ont été aussi grandes cette année, à condition que, pour faire contraste avec la politique actuelle de

l'administration démocrate, il engage le pari hasardeux de la paix au Vietnam.» André Naef ignorait bien sûr que deux mois plus tard, le 31 mars 1968, Lyndon Johnson renoncerait à poursuivre sa course au second mandat. Du coup les chances du «challenger» augmenteraient beaucoup. «Mais cet oiseau rare existe-t-il?» écrivait le chroniqueur. «Pour l'heure, les espoirs des républicains libéraux se portent sur le gouverneur du Michigan, George Romney, ceux des conservateurs sur l'ex-vice-président Richard Nixon. (...) L'ancien coéquipier de M. Eisenhower donne un peu trop l'impression d'un «cheval de retour». Il n'a, en outre, jamais remporté une élection importante et ses vues sur le Vietnam ne diffèrent guère de celles du président locataire de la Maison-Blanche (...).»

Un «cheval de retour» qui sera élu président des États-Unis le 5 novembre 1968.

Benjamin Chaix

LA TRIBUNE DE GENÈVE